

AVANT-PROPOS

Le cas fort singulier de la Cuba castriste impose de repousser les limites de nombre de schémas traditionnels d'appréhension des réalités historique et sociopolitique, en particulier regardant des notions et concepts ailleurs posés comme allant de soi, inamovibles et presque consubstantiels : l'identité culturelle, par exemple, est réductible dans bien des nations aux frontières closes et hermétiques d'une terre, d'une langue et d'une histoire communes. Or à Cuba, on observe un éclatement géographique lié à diverses formes de scissions, dont certaines, bien qu'invisibles, n'en sont pas moins profondes. Elles ont engendré, au cours des soixante dernières années, des vagues de départs à l'origine de plus de deux millions d'exilés – de gré ou de force. Cela remet naturellement en question les lignes de partage « évidentes », mais en dépit de tout, à commencer par les reniements, les injures, les accusations de trahison et les ruptures, même les plus violentes, demeurent bel et bien une continuité, une contiguïté viscérale. Indubitablement, il n'est plus question aujourd'hui – le débat est désormais vain car foncièrement dépassé – de se demander si les membres de la diaspora, les fameux *gusanos*, ont une quelconque légitimité à être considérés ou à se considérer comme cubains. L'interrogation sur les désignations à appliquer aux deux parties porte davantage sur « l'intériorité » ou « l'extériorité », impliquant une séparation qui devient simultanément une réunion, (et c'est en définitive le plus important), en « Cubains de l'intérieur » et « Cubains de l'extérieur ». Chacune de ces catégories est

identifiée d'une manière ou d'une autre, en fonction de la position de celui qui s'auto définit et qui définit son vis-à-vis, de part et d'autre du Golfe du Mexique, de part et d'autre de l'Atlantique. Ainsi une Daína Chaviano conduit-elle, dans *La isla de los amores infinitos*¹, l'habile démonstration que les « Cubains de l'intérieur » sont en fin de compte ceux dits de « l'extérieur », c'est-à-dire ceux qui ont su préserver l'essence de la « cubanité » précisément parce qu'ils sont passés par une position décentrée, leur permettant de rester fidèles à leurs origines... Tandis que les Cubains dits de « l'intérieur » seraient les véritables « Cubains de l'extérieur », dès lors qu'ils se seraient exclus de fait de la vraie Cuba en adhérant au projet révolutionnaire, montré et démontré comme radicalement étranger à la « cubanité » éternelle, avec la subséquente privation des grandes figures inscrites au panthéon des héros locaux. Or, cette dernière dissociation est, précisément dans sa radicalité et surtout en tant qu'exercice rhétorique empreint d'une mauvaise foi manifeste, la plus simple et la meilleure preuve de l'unité d'une culture par-delà ses fragmentations spatiales, linguistiques et historiques – par-delà l'un des conflits fratricides les plus longs et les plus cruels. La « cubanité » est en définitive, n'en déplaise aux obstinés qui se rangent eux-mêmes dans un hier révolu, un bien commun, pluriel, mouvant, sans cesse réinvesti, enrichi, à réinventer, grâce aux mélanges et croisements des points de vue et des perspectives².

Ainsi en va-t-il de la littéraire produite depuis les années 1980, étroitement en prise avec l'ici et le maintenant, dans la flagrance de la nécessité de laisser un témoignage à la fois personnel, (à travers le récit d'expériences pour certaines très intimes) et collectif, comme le met en évidence l'ensemble des travaux réunis dans ce volume.

1. Daína Chaviano, *La isla de los amores infinitos*, Barcelona, Grijalbo, 2006.

2. Selon Josefina Ludmer, la continuité dont nous parlons, ou absence d'opposition véritable, est non seulement valable pour Cuba mais pour l'ensemble de l'Amérique latine. Les différences entre écrivains et écritures sont déterminées par les lieux de publication plus que par les lieux de vie. Cf. Josefina Ludmer, « *Ficciones cubanas de los últimos años: el problema de la literatura política* », in Anke Birkenmaier et Roberto González Echevarría (eds.), *Cuba : un siglo de literatura (1902-2002)*, Madrid, Colibrí, 2004, p. 357-372, p. 357. Dans l'introduction à leur volume *Todas las islas la isla*, Madrid / Frankfurt, Iberoamericana / Vervuert, 2000, Janett Reinstädler et Ottmar Ette parlaient déjà de l'« unité trans-territoriale de l'île » (p. 8).

Pour Françoise Moulin-Civil, qui ouvre le recueil, le postulat est clair et ferme, indispensable pour dépasser les vaines polémiques : « La littérature cubaine est une et indivisible ». La littérature ne serait-elle pas, en soi, « une et indivisible », par-delà les récupérations et détournements partisans qui l'embarquent et l'embourbent souvent, malgré elle, dans des territoires étrangers autant qu'étranges à ce qu'elle postule d'être ? La devise de Françoise Moulin-Civil sera reprise et étayée par l'exemple dans des études portant sur des auteurs indistinctement choisis dans « l'extérieur » et dans « l'intérieur » de Cuba, pour débusquer ces thématiques, ces motifs, ces métaphores, ces symboles, ces emblèmes... et peut-être, tout simplement, ces voix du cœur, de la mémoire et de l'imaginaire qui relie, rassemblent, ramènent, raccommodent, réconcilient et soignent – éventuellement –, par-delà les conflits, les séparations, la fureur, la douleur et les cris. Armando Valdés-Zamora établit une cartographie de l'imaginaire cubain à travers l'étude de textes de Carlos Victoria, Abilio Estévez et José Manuel Prieto. Gloria Vergès s'attache à faire entendre la voix des auteurs femmes, longtemps maintenues dans le silence, voire bâillonnées, et nettement dénigrées quand elles n'ont jamais cessé d'écrire et de dire le monde à partir d'une perspective autre. Renée-Clémentine Lucien étudie les différentes modalités et les enjeux de l'écriture du féminin en exil par une Zoé Valdés montrée ici, grâce à une excellente connaissance de son œuvre, comme occupant une place plus importante dans la littérature cubaine que ne le pensent ses nombreux détracteurs. Christilla Vasserot propose un parcours interprétatif à travers le théâtre cubain depuis Virgilio Piñera, en posant la question des ruptures et des filiations et en faisant état des proscriptions passées et des réhabilitations en cours au sein d'une dramaturgie de moins en moins scindée mais toujours aussi centrée sur les figures de l'enfermement. Renaud Malavialle explore l'articulation entre conscience historique et discours narratif sur le corps chez Ángel Santiesteban, centrant son analyse sur une nouvelle emblématique, *Los olvidados*, où le récit de bataille, l'épopée semblent laisser place à la description de la déchéance sans gloire d'un corps expéditionnaire en perte. Liliane Hasson apporte son témoignage personnel sur la trajectoire douloureuse de Carlos Victoria depuis ses débuts en littérature, et redessine les liens et la complicité l'ayant uni à trois autres auteurs aux biographies non moins accidentées, Reinaldo

Arenas, Guillermo Rosales et Juan Francisco Pulido Martínez. Michèle Guicharnaud-Tollis étudie le regard sceptique porté par Abilio Estévez sur son pays et sur l'existence en général, dans *Tuyo es el reino* (*Ce Royaume t'appartient*), et la perplexité qu'il induit chez le lecteur du fait de la complexité polyphonique du roman, son étrangeté et sa fantaisie, qui ne sont pas sans rappeler l'esthétique du grotesque et du merveilleux de bien des romans latino-américains, de Gabriel García Márquez à Reinaldo Arenas. Karim Benmiloud, à travers sa lecture de *La Casa de los naufragos* (*Boarding Home*) de Guillermo Rosales, se lance dans le décryptage de la mise en écriture résolument transculturelle et trans-référentielle de l'expérience d'un exil intérieur, celui de la folie, bien plus tragique et inquiétant pour les lecteurs que le « simple » refoulement et isolement hors de son lieu d'origine. Caroline Lepage interroge le cœur des contradictions d'un auteur, Leonardo Padura Fuentes, paralysé au moment de renoncer au « passé parfait » d'une Révolution à laquelle il a cru, pour entrer dans d'incertaines réalités présentes et futures. James Cortés-Tique instruit le procès de Eliseo Alberto et pour cela, il examine et désamorce les stratégies rhétoriques orchestrées dans l'avant-propos à *Informe contra mí mismo* visant à laver son auteur de tout soupçon, autorisé qu'il en ressort, en ce sens, à parler de Cuba et des Cubains, quels qu'ils soient. Antoine Ventura s'intéresse aux deux derniers romans de Reinaldo Arenas, *El color del verano* (*La Couleur de l'été*) et *El asalto* (*L'Assaut*), lesquels offrent une vision déformée mais à chaque fois particulière (roman érotique d'un côté, roman de science-fiction de l'autre) de la réalité cubaine, une vision grotesque qui est l'expression d'une revanche littéraire sur la persécution et la contrainte politiques. Enfin, Jean-Louis Joachim procède à une mise à nu des principaux motifs, en particulier celui de la transgression, structurant le « cycle de Centro Habana » du bouillonnant et polémique Pedro Juan Gutiérrez, témoin d'un monde en pleine décomposition.

Bien entendu, le choix des années 1980 pour délimiter nos travaux atteste de la présence dans notre ligne de mire de la fameuse frontière que constitue 1989, avec tous les bouleversements qui devaient en découler pour Cuba et les Cubains, notamment dans le domaine des arts et des lettres – on a assez glosé sur les modifications structurelles que ladite « Période spéciale en temps de paix » aura eues sur l'industrie du livre,

les conditions d'écriture et de publication et, donc, sur les manières de consommer et de lire³.

Faudra-t-il, comme le suggère la position de Mario Conde, les héros des romans de Leonardo Padura, les bras en croix devant l'imminence de l'arrivée de Felix, en passer par un sacrifice d'ordre christique ? Le cas échéant, quels seront les victimes et les bourreaux du brutal passage d'un monde à un autre ? Et quels en seront les contours ?

Que mettent en lumière, à ce titre, les travaux universitaires réunis dans ce volume ? De manière récurrente et variée, une évidente souffrance, une évidente quête de vérité, d'évidents idéaux littéraires, une flagrante angoisse de déréliction et d'enfermement, une absence complète de renoncement à être cubain. Le manichéisme paraît reculer, et l'ambivalence s'étendre, surtout chez les auteurs plus jeunes. Et au plan esthétique, la fiction semble, comme le signale Josefina Ludmer, instaurer progressivement une abolition systématique des frontières, entre les genres, entre les univers socioculturels, entre les modes de *mimesis*⁴, car « l'exception culturelle » cubaine a pris fin avec la fin du monde communiste et la progressive pénétration économique des éditeurs étrangers⁵.

3. Voir, par exemple, Michi Strausfeld, « *Isla – Diáspora – Exilio: anotaciones acerca de la publicación y distribución de la narrativa cubana en los años noventa* », in Janett Reinstädler et Ottmar Ette (eds.), *Todas las islas la isla, op. cit.*, p. 11-23. « *Las posibilidades de viajar al extranjero, temporalmente acrecentadas en la isla de Cuba en el transcurso de los años noventa, junto con la formación de una red cubana en varios continentes –ya no ubicada en ni controlada por Miami– permitieron que en la última década del siglo XX surgiera un movimiento que integraba las distintas “islas” del archipiélago cubano –Cuba y Florida, España y México, Nueva York y París, Alemania oriental y occidental– en el marco de un proceso intensificado de comunicación* » nous dit Ottmar Ette dans son article intitulé « *Una literatura sin fronteras : ficciones y fricciones en la literatura cubana del siglo XX* », in Anke Birkenmaier et Roberto González Echevarría (eds.), *Cuba : un siglo de literatura (1902-2002), op. cit.*, p. 407-432, p. 427.

4. Il s'agit de « *desdiferenciar la realidad de la ficción, y esa es una de sus políticas: todo es “realidad”* », Josefina Ludmer, « *Ficciones cubanas de los últimos años* », *op. cit.*, p. 360.

5. Voir le rappel proposé par Esther Whitfield, « *Narrando el dólar en los años 1990* », in Anke Birkenmaier et Roberto González Echevarría (eds.), *Cuba : un siglo de literatura (1902-2002), op. cit.*, p. 391-405.

Nous souhaitons remercier Mmes Isabelle Tauzin, directrice de l'ERSAL, Elvire Gómez-Vidal, directrice de l'équipe d'accueil AMERIBER (EA 3656) de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux, ainsi que Mme Anita Largouet, directrice du Service Commun de la Documentation.

Caroline LEPAGE et Antoine VENTURA